

Les morsures du
passé
JackZak

Droits d'auteur 2021 JackZak
Tous droits réservés

*Ainsi l'oiseau, faible et timide,
Veut en vain fuir l'hydre perfide
Dont l'œil le charme et le poursuit*
Victor HUGO

Remerciements

Vous n’imaginez pas à quel point j’ai fait souffrir mes proches, amis et collaborateurs sur ce second roman !

Mais quelle patience ! Quel dévouement pour la concrétisation de ce beau projet.

Je remercie mes bêta-lecteurs, Marc, Maria, et Geneviève, pour leurs retours éclairés et leur enthousiasme.

Je remercie mon ami et graphiste de talent Nicolas Buisset. J’ai été un client particulièrement difficile à contenter, n’est-ce pas ?

Et enfin, je remercie tous mes lecteurs, anciens ou récents, pour votre confiance.

Assez de sentiment ! Préparez-vous un bon bol de thé, installez-vous confortablement, et laissez-vous happer par cette nouvelle aventure !

Chapitre Zéro

Là où tout doit se finir

Au milieu de ce couloir étroit, échoué comme une baleine sur une plage de galets, le corps disgracieux de Marc prenait tout l'espace, si bien qu'il fallait enjamber son cadavre encore chaud et la mare de sang qui se formait autour de sa graisse pour poursuivre la marche funeste.

Une balle l'avait cueilli en pleine poitrine. Vu sa position ridicule, il était mort sur le coup, sans souffrance. Dommage. Elle aurait aimé qu'il la regarde dans les yeux une dernière fois en se vidant et en couinant comme un porc qu'on égorge ; peut-être même l'aurait-il implorée de mettre fin à ses tourments. Il ne lui fera pas ce cadeau...

À deux ou trois mètres de là, elle ne voulait pas s'attarder pour mesurer avec exactitude la distance entre les dépouilles, un couple se touchait presque du bout des doigts, visages tournés l'un vers l'autre.

Elle : ses beaux cheveux tombant en cascade sur son visage et son bras, sur le flanc, immobile, un sourire presque comique figé sur les lèvres. Lui : tombé à ses côtés sur le dos, se tenant douloureusement les côtes, la respiration sifflante. Ses yeux bougeaient avec frénésie dans ses orbites, allant d'un œil éteint à l'autre, se demandant sans doute si elle avait bien rendu son dernier soupir. Sa bouche cherchait à attraper l'air qui lui manquait. Dans quelques minutes à peine, si personne ne faisait rien, il mourrait. Et c'était certain, personne ne viendrait à son aide.

Dans le luxueux appartement à la porte ouverte sur le massacre, Anaël se tenait droit, le visage déformé par la haine. Son front luisait de sang, là où apparaissait une vilaine blessure. Un lambeau de peau pendait, ne demandant qu'à recouvrir la plaie en forme d'étoile.

Elle s'approcha tranquillement, flirtant avec la mort. Ça ne lui fit rien. Elle n'accordait pour ainsi dire aucune valeur à sa vie ni à celle des autres, d'ordinaire. Elle tirait même une certaine satisfaction de la souffrance humaine.

Elle passa à côté d'un homme habillé avec soin, rampant sur le sol comme une vermine, laissant derrière lui une traînée ocre. Il pleurait, c'était pitoyable.

Elle s'immobilisa à son niveau, s'accroupit, et le regarda droit dans les yeux. « Arrête de bouger, tu ne fais que te vider de ton sang. Tu vas crever de toute façon, alors respire un bon coup, et laisse-toi aller. ». Il détourna le regard, et cessa de s'agiter. Seuls des sanglots animaient maintenant son corps. Qui aurait cru que la faucheuse pouvait rendre un homme si écœurant, si lâche ?

Anaël la dévisagea alors qu'elle s'approchait de lui sans baisser son arme. Il la tenait fermement, mais on devinait sans mal qu'il n'en avait pas la maîtrise, à sa posture et aux tremblements nerveux qui en agitaient l'extrémité mortelle.

— Qu'est-ce que tu ressens Anaël ?

— Un torrent de rage et de haine ! J'aimerais tellement en finir avec vous tous !

À ses pieds, cette personne qu'il tenait en respect le défiait avec un calme olympien.

— Sais-tu que tu ne retireras aucune satisfaction à faire ça ? poursuivit-elle.

— Vous m'avez pris ma vie ! aboya-t-il d'une voix mal assurée.

Elle s'immobilisa quelques secondes, passa ses doigts dans ses cheveux, et continua à avancer.

— Arrête ! Je te préviens, je vais tirer !

— Je m'approche pour être certaine que tu ne me loupes

pas.

Elle lui adressa un petit rictus moqueur.

Il la stoppa en pointant son canon sur elle. Elle posa une main dessus et vit son index trembler sur la gâchette. Elle planta l'arme dans sa poitrine.

— Ça ne te ressemble pas. Pas toi.

— Mais tu es quoi, bordel ? Tu ne peux pas être réelle ! Pourquoi restes-tu aussi calme ?

— Je suis un peu toi, finalement. On se complète bien, je trouve. Qui apaiserait tes tourments, autrement ? Mais pourquoi un tel déferlement de violence ?

— Je voulais qu'ils s'arrêtent ! Tous ! Qu'on me laisse tranquille ! Qu'on nous laisse en paix ! Et faire taire cette douleur ! Je n'en peux plus ! ragea-t-il, entre folie et désespoir.

— Voilà où on en est ; une véritable boucherie.

Les mâchoires d'Anaël s'entrechoquaient.

Toutes ces années à me demander si j'allais devenir fou...

C'est ici que tout devait s'arrêter, dans un dernier souffle. Une nouvelle détonation déchira l'air.

Chapitre Premier

Un son aigu et continu venait agiter les connexions dans son cortex cérébral. D'abord à peine perceptible, comme celui à basse fréquence diffusé dans un casque lors des tests d'audition. Ça lui faisait exactement la même impression. Hormis ceci, il n'entendait rien d'autre. Son corps de plomb semblait enfermé dans un caisson à haute pression.

Il ressentit quelques secousses, infimes. L'espace d'un bref instant, il s'imagina être dans son lit, mais sous ses doigts, ce n'était pas la texture soyeuse des draps que sa mère lavait puis repassait avec délicatesse. Le son prit de l'ampleur, atteignant le niveau d'une conversation animée entre deux personnes. C'était tolérable, mais agaçant.

Une nouvelle secousse, plus puissante que les précédentes, lui arracha une vive douleur au crâne. Il tenta de froncer les sourcils, mais ne ressentit aucun mouvement. Ses nerfs semblaient déconnectés de l'ensemble de ses muscles. Sa tête refusa de pivoter, comme prise dans un étau. Il essaya d'ouvrir les yeux, mais là encore, rien ne se passa. C'était l'obscurité la plus totale.

Elle était là, cachée quelque part, l'angoisse. Elle trouva un chemin dans son esprit et lui enserra la gorge.

Où suis-je ? Où vais-je ? Qui suis-je ? se dit-il lorsqu'il la sentit arriver.

Mais n'ayant rien à quoi s'accrocher, et nulle force pour la retenir, elle s'évapora et il perdit connaissance. Un gouffre béant, comme un trou noir, l'aspira tout entier.

Aucune image, aucune couleur, juste le black-out total,

mais le son demeura intact. Il s'y agrippa pour ne pas partir, pour ne pas s'effacer. Il avait le sentiment que sa survie en dépendait. Si le silence s'installait, ce serait pour l'éternité. Le trou béant se rétrécit jusqu'à un fin tube qui le pressa de la même manière qu'un grain de raisin. Il eut la sensation désagréable de passer dans un broyeur, et fut recraché par les abysses pour rejoindre sa prison de chair.

Le son se fit alors plus intense, telle une masse qu'on frappe sur une enclume. Il devint clairement gênant, mais il devait le supporter, comme ces douleurs grandissantes.

D'abord, l'ensemble du crâne qui s'embrase.

Quelqu'un a dû placer ma tête au-dessus d'un brasier, ce n'est pas possible de souffrir autant !

Et la douleur irradiait le long de sa colonne vertébrale, empruntant le chemin de ses mains, de ses doigts. Elle stagna un moment-là, comme pour puiser l'énergie nécessaire pour poursuivre sa route.

Les multiples secousses que son corps amortissait avec peine s'arrêtèrent net. Il fut soulevé, et crut être sur le point de se briser en mille morceaux. Il se sentit en lévitation quelques secondes qui lui semblèrent durer des heures. Puis il fut déposé quelque part, sur un plan dur.

Peut-être m'a-t-on jeté aux ordures, s'horrifia-t-il.

Un râle parvint alors à s'extirper de sa gorge, ce qui le surprit ; il venait de se rappeler qu'il était en train de respirer. Oui, il respirait, et même si c'était difficilement, il respirait, et même si c'était au prix de grandes souffrances à chaque fois que sa cage thoracique se levait, il respirait !

Un voile lumineux se balada au-dessus de ses paupières closes. Sa douceur aurait pu être réconfortante si la douleur n'avait pas repris force pour progresser jusqu'à l'extrémité de l'une de ses jambes. L'autre semblait absente, comme si on la lui avait coupée. Essayer de trouver une issue à son état l'absorbait trop pour qu'il s'en préoccupe pour le moment.

Il crut percevoir des voix humaines autour de lui ; le bruit assourdissant de la masse frappant l'enclume l'empêchait de

les entendre distinctement. Lorsqu'il pensait y parvenir, elles s'échappaient, comme de simples échos perdus dans les reliefs montagneux. Les sons extérieurs lui arrivaient étouffés. Il s'imagina un instant porter un scaphandre sur la tête.

Il sentit des choses désagréables le manipuler. D'une pression extrême, telles de puissantes pinces enserrant ses bras pour les lâcher négligemment plus loin.

Suis-je sur une croix ?

C'est du moins ce que sa posture lui suggérait.

Mais que m'arrive-t-il ? Et... Et comment je m'appelle ? Une image ? Vite ! Me rappeler mon visage.

Impossible. Éternelles ténèbres.

Un souvenir alors, quel qu'il soit !

La douleur lancinante et ce son oppressant l'empêchaient de se concentrer. Un gouffre ! Oui voilà, c'était ça ! Un gouffre dont on ne voyait pas le fond. Et une silhouette qui tombe dedans.

La masse dut louter l'enclume et se fracasser sur son front. La souffrance fut intolérable ! Il pouvait sentir ses os s'enfoncer sous la force de l'impact. Sa boîte crânienne était défoncée ! Il aurait aimé hurler, mais comment émettre un son ? Il n'arrivait qu'à couper sa respiration.

Des petites étincelles jaillirent dans son esprit. D'abord comme celles produites par la pierre d'un briquet, puis ce fut un véritable feu d'artifice. Il y avait un tremblement de terre quelque part, il en était certain ; tout son corps s'ébranla et le son devint plus puissant que jamais. Cette fois-ci, il s'imaginait sur la piste de décollage d'une fusée, dont le vacarme déchirait ses tympans. C'était évident, c'était la fin du monde, ou du moins la fin du sien. Et quelle angoisse de partir sans savoir d'où on vient ! Ah tiens, elle était là, cette angoisse. Finalement, elle avait trouvé quelque chose à quoi s'agripper. Il se sentit mourir, et cette sensation était loin d'être aussi douce qu'il avait pu le lire. Le lire ? Quelque part...

Et alors que son corps semblait livrer son dernier combat, le voile lumineux devint une auréole éblouissante. Des doigts

s'étaient posés sur ses paupières pour les forcer à s'ouvrir au monde. Il se sentit partir, comme à nouveau aspiré par ce grand trou noir, mais avant de sombrer, il vit un ange tout de blanc vêtu se pencher au-dessus de lui. Et malgré la terreur qui s'était emparée de lui, le bruit assourdissant à en faire saigner ses oreilles et cette douleur intolérable à vous faire regretter d'être encore en vie, il perçut très distinctement ces mots.

— On va tout faire pour te sauver. Je te le promets. Accroche-toi !

Plongé dans un profond sommeil, s'en était suivi un long, très long hiver. Il n'y avait pas de neige, mais un brouillard aussi épais que de la purée de pois. Il était debout, dans une vaste salle obscure dont on ne pouvait voir les limites. Bien au-dessus de lui, des milliers de filaments argentés se mouvaient ; Ils s'étiraient, s'entrecroisaient, se rompaient, puis repartaient dans d'autres directions. Le spectacle était grandiose.

Il avançait sans jamais s'arrêter, dans un froid aussi glacial que les immenses plaines de Sibérie. À chacun de ses pas hésitants sur ce sol noir et lisse, une onde s'échappait, comme à la surface d'un lac quand on y lance un caillou. Son pied jamais ne s'y enfonçait, bien que ce fut sa plus grande crainte.

Au loin, perçant l'épais brouillard, il perçut une petite lumière rouge, à peine plus grosse qu'une étoile dans l'immensité du ciel. Ce point lumineux était la réponse à toutes ses questions.

Alors qu'il avançait jour après jour, luttant contre l'envie de tout abandonner, il aperçut une forme humaine au loin.

Enfin ! Enfin quelqu'un, se réjouit-il.

Elle marchait vers lui, nue comme un ver et vacillant sur ses jambes. Il parvint à lever mollement son bras pour lui faire signe et elle fit aussitôt de même. À quelques mètres de lui se dessinait un jeune et beau garçon. Bien qu'il eut un visage d'ange, presque féminin à vrai dire, le reste de son corps était chétif au point qu'on discernait toutes ses côtes. Il lui sourit, et

l'inconnu l'imita. Que de fatigue sur ses traits ! Il devait marcher depuis longtemps, lui aussi. Ce n'est qu'à peut-être un mètre de lui, lorsqu'ils s'arrêtèrent tous deux, qu'il comprit.

Pour la première fois dans ce monde totalement vide, il rencontrait un obstacle : un grand miroir dans lequel se reflétait son image.

Je ressemble donc à ça ? pensa-t-il avec surprise.

Oui, c'était bien lui, de toute évidence. Il passa sa main sur son menton imberbe, puis dans la masse de cheveux blonds qui recouvraient le dessus de sa tête. Les côtés étaient coupés très court. Il n'aimait pas particulièrement cette mèche crollée tombant sur son front. Sa main s'attarda sur l'arrière de son crâne. Plus que perturbant, un creux se dessinait à cet endroit et il pouvait sentir sous ses doigts la peau lisse que laissent des cicatrices.

Son visage marqua l'incompréhension la plus totale, et avant que des questions ne lui viennent à l'esprit, le brouillard commença à se dissiper. La température devint plus douce, la lumière rouge gagna en intensité.

Sans réfléchir, il se hâta vers celle-ci, plein d'espoir.

L'espoir, sensation oubliée depuis longtemps, refit surface à ce moment précis, juste avant qu'un violent choc électrique le traverse. Il se retrouva genoux à terre. Le crâne entre les mains, un flash lui apparut.

Ce gouffre au-dessus duquel il se trouvait, il n'en voyait toujours pas le fond, mais cette fois-ci, aucune silhouette ne tomba. Il n'osa pas bouger, de peur de sortir de cette bribe de souvenir, si c'en était bien un. Une voix lui parvint en écho. Elle semblait troublée par la peur, presque lancée par désespoir. Et il reconnut son nom « Anaël ! »

Anaël ouvrit la bouche, stupéfié ! Il tenta alors de se tourner, mais déjà, il tombait dans le vide, englouti par ce gouffre obscur. Une silhouette noir charbon était penchée là où il se trouvait un instant plus tôt. La lumière rouge qui l'avait guidé jusqu'ici se fit aussi aveuglante qu'enveloppante. Un milliard d'aiguilles se plantèrent dans son pauvre corps

malingre. Chaque cellule semblait piquée à vif, lui offrant un avant-goût des enfers. C'était comme avaler du verre pilé avec de la laine de roche, tout en se roulant dans un nid de guêpes.

Une faille déchira le sol noir en deux, de violentes secousses se firent ressentir et la salle obscure s'effondra. Les yeux d'Anaël s'ouvrirent ! Et sur sa gauche, après un court temps d'adaptation, le point lumineux rouge de sa Seringue Auto Pulsée fut la première chose qu'il vit. Enfin il se réveillait !

Chapitre Deux

Gladys, une magnifique voix suave et mélodieuse. Elle le manipulait toujours avec délicatesse, comme s'il était en porcelaine. Anaël ignorait comment il pouvait se remémorer ces sentiments à son égard lorsqu'il l'aperçut dans le couloir. Elle poussait son lourd chariot de soins, et allait de chambre en chambre pour s'assurer de la stabilité de ses patients, accompagnée d'une collègue.

Aujourd'hui, elle était en binôme avec Marie. Ce n'était pas son aide-soignante préférée, car elle avait tendance à enfoncer ses petits doigts dans sa peau lorsqu'elle le tournait vers elle pour la toilette. Néanmoins, elle possédait un sens de l'humour décapant !

Anaël était scotché dans son lit médicalisé, un cathéter dans le bras relié à un rail de tubulures comptant pas moins de deux seringues automatisées et deux poches. Dans une de ses narines, il devinait la présence gênante d'un tuyau qui semblait descendre jusqu'à l'estomac. Le lit, la perche à perfusion et l'adaptable constituaient le plus gros du mobilier. Pas même une télévision pour passer le temps à regarder des niaiseries. En tournant douloureusement la tête sur la droite, il sursauta en apercevant une masse velue à hauteur de sa barrière de lit. Un immense ours en peluche marron l'observait de ses yeux exempts de sentiments. C'était Mister Brown, comme aimaient l'appeler les soignants. Contre le mur, il vit une table de chevet, sur laquelle était déposé un vase contenant des fleurs un peu fanées, les roses blanches qu'il chérissait tant, et un support photo.

Lorsqu'il y reconnut les traits de sa mère, son cœur fit un bond dans sa poitrine. Il se remémora son sourire et le contact de sa main douce lui caressant le visage. En revanche, aucune des autres personnes capturées sur les pellicules ne lui évoquait qui que ce soit. Une douleur vive à l'arrière du crâne le contraignit à détourner son regard et à plisser les yeux.

Oh ! Miracle ! Je peux à nouveau froncer les sourcils !

Il venait de sortir de ce mauvais rêve depuis maintenant plusieurs minutes, mais l'horloge murale indiquait qu'une demi-heure déjà s'était écoulée. Sa notion du temps semblait altérée. Après avoir passé plusieurs jours dans la salle noire à marcher sans s'arrêter, n'éprouvant ni faim ni sommeil, il n'avait plus aucun repère.

Des choses lui revenaient en tête, alors qu'il n'en avait rien vu ni entendu lorsqu'il poursuivait cette maudite lumière rouge. La simple vue du visage de sa mère fit renaître son affection pour elle, mais également beaucoup de peine.

M'aime-t-elle vraiment ?

Il ne savait pas pourquoi cette question lui vint spontanément. Les voix de Gladys et de Marie avaient fait ressurgir ses sentiments envers elles, comme si c'était aussi évident que de nouer ses lacets. C'était une drôle de sensation, surtout lorsque de faibles décharges électriques semblaient parcourir son cerveau.

Anaël fut sorti de ses réflexions par Marie qui s'apprêtait à entrer dans sa chambre. «

Et voici ma petite Marie, pensa-t-il ; je suppose pouvoir t'appeler « ma Marie », maintenant que nous sommes intimes, toi et moi. Après tout, tu as fait ma toilette plus d'une fois, de la tête aux orteils, en passant par...

Cette suggestion le fit devenir écarlate. Il en ressentit de la gêne, et ce n'était pas pour lui déplaire.

Il se pensa doté de beaucoup d'humour, puisqu'il lui vint une idée diabolique pour lui rendre la pareille. Elle entra et s'avança vers le pied à perfusion en sifflotant. Elle appuya sur quelques boutons, puis se dirigea vers la petite salle de bains.

Il l'entendit poser sa bassine pleine à ras bord et le reste du matériel sur l'adaptable. Elle se pencha vers lui, passa une main glaciale dans sa nuque et fit sauter la pression de sa blouse. Anaël attendit patiemment, sans réagir. Et comme à chaque fois qu'elle venait s'occuper de lui, elle ne put s'empêcher d'user de sa phrase fétiche :

— Debout Anaël ! Tu as assez dormi !

Elle commença à faire glisser les manches le long de son bras gauche.

— Comment ? Tu refuses de me parler et tu vas encore faire ta grasse mat' ?

Elle se pencha au-dessus de lui pour se saisir de son bras droit. Elle peinait la pauvre, elle n'était pas bien grande.

— Ah ! Les jeunes de nos jours, poursuivit-elle amusée.

— Oui ! Ce n'est plus ce que c'était ! Tous des tire-au-flanc, s'exclama Anaël d'une voix éraillée et à peine audible, en ouvrant les yeux.

Marie manquait d'humour, au final. Plutôt que de rire de la situation, elle sursauta aussi haut que son petit corps le permit, en lâchant le juron le plus populaire qui puisse exister.

« Oh putain ! »

Il fut légèrement déçu, mais avait malgré tout réussi son petit effet. Il voulut lui sourire, mais ses muscles semblaient trop engourdis. Ses lèvres dessinaient un rictus moqueur, tout au plus.

— Oh bon Dieu ! Il est réveillé ! Il est réveillé !

En moins de deux secondes, Gladys s'était précipitée dans la chambre, une main sur la bouche.

— Comment ? Que... oh ! Mon garçon ! Tu es de retour parmi nous ! C'est fantastique, s'exclama-t-elle à son tour. Tu peux nous parler, demanda-t-elle avec douceur en s'approchant.

Et alors qu'il s'émerveillait de sa présence, il la trouva resplendissante dans sa blouse blanche cintrée, sans qu'il faille y voir la moindre concupiscence.

Concupiscence ? Mais je le sors d'où ce mot-là ? s'étonna-

t-il.

— Concupiscence.

— Pardon ?

— Je pensais au mot concupiscence, reprit-il faiblement.

— Euh, oui. Oui, c'est très bien, lâcha-t-elle ; visiblement surprise.

Elle n'avait apparemment pas l'habitude qu'on emploie ce mot au saut du lit, surtout sortant de la bouche d'un jeune homme.

— Tu sais comment tu t'appelles ? dit-elle avec la même douceur, en le gratifiant d'une main posée sur son épaule dénudée.

— Anaël. Je m'appelle Anaël.

— Bon, préviens immédiatement monsieur Plat. Qu'il vienne ausculter notre patient, dit-elle en s'adressant à Marie qui s'exécuta aussitôt. Ne t'inquiète pas Anaël, le docteur va arriver. Sais-tu où tu te trouves ?

— Dans un hôpital. Enfin, ça y ressemble beaucoup, articula-t-il avec beaucoup de peine.

Il avait l'impression d'avoir une boule de chair coincée au fond de la gorge. Il respirait sans difficulté, mais activer ses cordes vocales était un exercice douloureux et complexe.

— Je suis vraiment désolée Anaël, je ne comprends absolument rien à ce que tu me dis. Mais ça arrive parfois. Ne t'en fais pas, tu as fait le plus difficile. Tu es de retour parmi nous, et c'est une grande nouvelle. Si tu savais comme je suis heureuse !

Et elle l'était sincèrement. Ses beaux yeux bleus ne mentaient pas. Anaël se demanda pourquoi elle ne parvenait pas à le comprendre. Sa voix était-elle aussi meurtrie que son corps ?

— Gladys, tenta-t-il en articulant le plus clairement que possible, je suis... content de... vous voir.

Elle le regarda avec un sourire poli et hocha lentement la tête de gauche à droite avant de lui avouer :

— Je suis sûre que tu as plein de choses à nous dire, ou des

questions à nous poser, mais je ne comprends pas le sens de tes phrases. J'entends les mots, mais ils semblent mis bout à bout, sans qu'aucun lien ne les relie.

Il écarquilla les yeux. Son inquiétude ne lui échappa pas, et comme à son habitude, elle fit preuve de beaucoup d'empathie et de douceur.

— Non, non, ne t'en fais pas, Anaël. Ne sois pas triste. Tout va s'arranger. Crois-moi.

Elle s'avança, passa délicatement son bras autour de sa tête, et déposa un baiser sur son front comme le ferait une mère aimante. Ce geste chaleureux était le premier qu'il recevait depuis... depuis... Il ne saurait le dire. Tout était confus, tout était en vrac. Et il ne parvenait pas à se faire comprendre. L'angoisse, elle était là, à nouveau, tapie sous les draps, prête à reprendre son dû. Mais elle n'était pas aussi forte que Gladys.

— Vois-tu, quand je t'ai demandé comment tu t'appelais, moi ce que j'ai entendu, c'est : sous une table, l'oiseau mer sous une table. Alors, tu avoueras que c'est un drôle de prénom pour un jeune homme de tout juste dix-neuf ans, dit-elle en souriant. Mais j'ai déjà connu un cas similaire il y a quelques années, et après quelques mois de rééducation, elle pouvait à nouveau se faire comprendre de tout le monde. Ne t'inquiète pas, on veillera tous sur toi.

La situation aurait pu lui sembler catastrophique, néanmoins, se sentant en confiance avec elle, il s'en remit à son jugement. Il savait que c'était une belle personne, tout comme Marie qui revenait en compagnie du Dr Plat.

Ce bon docteur avait lui aussi le cœur sur la main et était doté d'un grand professionnalisme. Il n'eut pas besoin de se présenter, Anaël devina aussitôt son identité lorsqu'il s'approcha de lui, ses lunettes en écaille sur le bout du nez, et qu'il chantonna de sa voix de père Noël :

— En voilà une merveilleuse surprise ! Je suis ravi de te rencontrer Anaël ! Tu as fait une bien longue sieste, mais enfin tu es réveillé !

Anaël avait donc dix-neuf printemps. Il s'en étonna, surtout

qu'il était incapable de se souvenir d'une de ses fêtes d'anniversaire. Même en se concentrant de toutes ses forces, la seule vision d'un gâteau qui lui venait était celle d'une pub très célèbre qui tournait maintenant en boucle dans son esprit. C'était déjà pas mal en soi. Il apprit qu'il était né un 16 juillet, et surprise ; il avait fêté celui de cette année dans le coma. Aujourd'hui nous étions le 6 août, et s'il devait en croire les soignants, il aurait passé exactement six semaines dans cette chambre, sans aucune réaction, hormis sa respiration lente en journée et agitée en soirée.

Le médecin, avec l'aide de Gladys, le libéra de sa sonde gastrique et d'une sonde urinaire dont il n'avait pas suspecté l'existence. Lorsque Gladys tira dessus, il eut l'impression que son appareil génital s'ouvrait en deux. Après un grincement de dents et une sueur froide, le docteur l'ausculta de longues minutes : paramètres vitaux, tests d'élocution, tests moteurs cruellement difficiles, et tests de conduite visuelle. Il arborait un sourire bienveillant et chaleureux tandis que son patient peinait à exécuter ses demandes. Lorsqu'il eut fini, le docteur lui expliqua qu'il allait devoir lui faire passer toute une batterie d'exams complémentaires, et notamment un scanner cérébral. Et ce n'était que le début. Rien de bien réjouissant.

Il lutta contre le sommeil, il lutta à s'en mordre l'intérieur des joues. L'angoisse, elle avait pris place dans cette peur légitime de ne plus revenir à lui s'il fermait les yeux. Son cerveau était un puzzle éparpillé dans un champ de ronces, et ayant l'intuition que le chemin serait long et laborieux, il ne voulait plus perdre une minute. Beaucoup, beaucoup trop de questions se bouscuaient dans sa tête. Il savait les réponses enfouies quelque part, sous d'épaisses couches de plomb. Et à chaque fois qu'un fin filament semblait se raccrocher à un souvenir, une décharge violente le repoussait au plus profond de sa matière grise.

Il y avait malgré tout une excellente nouvelle ; le Dr Plat avait contacté sa mère, et elle s'était déjà mise en chemin pour le retrouver. Anaël était fou de joie à l'idée de la revoir, même

si, sans se l'expliquer, il ressentait beaucoup d'appréhension, comme à la vue de sa photo.

Alors qu'il était douloureusement secoué dans son lit, en partance pour la radiologie, il essayait d'établir une liste mentale de tout ce qu'il allait lui demander. C'était déroutant. Lorsqu'on est enfant et qu'on explore le monde, on le fait avec gourmandise, mais dans son cas, celui qu'il avait connu lui était étranger ou presque. Ça lui laissait un vide immense et étourdissant. Pâlot et transpirant, on l'abandonna devant le service.

Dans un coin de la salle d'attente, une jeune femme en fauteuil roulant, qui ne devait pas être bien plus âgée que lui, mastiquait son chewing-gum en feuilletant l'une des revues médicales mises à disposition sur une table basse. C'était l'un des bruits les plus agaçants au monde, surtout lorsqu'il sortait d'une bouche entrouverte. Malgré ce désagrément, Anaël la dévisagea et la trouva très belle. Cette demoiselle brune, aux yeux vert émeraude, avait une frange droite qui barrait son front et deux mèches qui descendaient sur chacune de ses oreilles. À ces dernières étaient suspendus des anneaux argentés. Son petit nez rond lui donnait un côté innocent, tout comme ses joues rebondies et sa bouche menue, aux lèvres gercées, qui ne cessaient de remuer. Elle attendait sans doute son tour pour des examens, et un rapide passage en revue de son corps permit à Anaël de remarquer que l'une de ses jambes était appareillée.

— C'est mes jolies jambes que tu mates, ou tu t'intéresses simplement aux progrès de la médecine ? lui lança-t-elle avec une pointe d'arrogance.

Il reporta son regard interloqué sur son visage qui s'était faussement durci, avant qu'elle ne se mette à rire.

— Eh bien alors, poursuivit-elle avec plus de douceur, tu en fais une tête ! Je plaisantais mon vieux. Je me doute bien que tu n'es pas tombé en admiration devant moi. Mais si tu souhaitais critiquer ma tenue vestimentaire, je te rappelle que nous nous habillons dans la même boutique : blouse moche à

pression & compagnie !

Elle s'esclaffa et il l'imita timidement, avant qu'elle ne reprenne la parole.

— Moi, c'est Caroline. Je viens pour une radio de contrôle, enfin tu t'en doutes, lui dit-elle désignant sa jambe immobilisée. Double fracture. Pas joli à voir. Et toi ?

Anaël redoutait de répondre, mais il ne pouvait pas la laisser continuer son monologue sans passer pour un simplet. Il tenta de se présenter, d'abord en articulant son nom « A-na-ël ». Caroline fronça les sourcils et il comprit qu'il s'exprimait encore en énigme. Qu'avait-il réussi à dire comme connerie ? Chardon ? Billard ? Pancake ? La situation était presque aussi agaçante que le bruit de mastication qui reprit.

— Barony ? Quoi ? C'est un prénom, ça ?

Elle se remit à rire, ce qui le découragea et le mina. Face à la moue qu'il affichait, elle débloqua les freins de son fauteuil.

— Attends, je m'approche pour mieux t'entendre. Tu as une espère de truc qui t'empêche d'articuler ou bien quoi ? Tu n'es pas un grand timide quand même ?

C'était un peu des deux à la fois à vrai dire, car lorsqu'elle fut à moins d'un mètre de lui, il se sentit extrêmement gêné. Il fit non de la tête et de son doigt, pointa sa gorge, puis l'arrière de son crâne.

— Je vois, je vois. Tu as du mal à te faire comprendre et c'est pour ça que tu ne parles pas beaucoup. Mais le bon côté des choses, c'est que plein de femmes aimeraient avoir un homme à leur écoute !

Elle parvint à lui arracher un autre sourire.

C'est une petite rigolote plutôt sympathique, pensa-t-il.

Elle lui prit le poignet et lut à haute voix les informations sur le bracelet d'identification.

— Anaël Lacroix, 19 ans, Chambre 305. Eh bien, enchantée, Anaël. Je te souhaite de vite te remettre sur pied.

Il fut touché par cet encouragement et lui répondit par ce même sourire un peu crispé qu'il parvenait à faire, faute de mieux.

La double porte du service s'ouvrit, et un infirmier bedonnant s'avança vers eux. Après un petit hochement de tête, il appela Anaël par son prénom pour confirmer son identité.

— Bien, allons-y mon garçon, c'est à ton tour. Courage, ça ne sera pas trop long.

Et sans plus de cérémonie il poussa le lit médicalisé jusqu'aux salles d'examens. Anaël voulut adresser un signe de main à Caroline, mais elle avait échappé à son champ de vision. Curieuse rencontre. Quelque chose lui disait que ce n'était pas la dernière fois qu'il la verrait.

Après deux longues heures, deux interminables heures à se laisser manipuler dans tous les sens tout en contenant son impatience, il fut enfin ramené dans son service.

Arrivé à proximité de sa chambre, il sut que sa mère était là. Il le sentait dans l'air. Des effluves de rose et de cannelle flottaient ; son odeur, il en était aussi sûr que la terre était ronde. Et dès l'entrée de son lit, une belle femme fine et élancée se redressa d'un bond de sa chaise, porta sa main à la bouche pour ne pas hurler, et de grosses larmes roulèrent sur son visage. Si elle ne s'était pas ensuite exclamée : « Mon chéri ! Oh, mon petit chéri ! », Anaël aurait pu imaginer que le voir la glaçait d'effroi. Pour l'heure, cette personne en pleurs le laissa de marbre. L'angoisse... encore... de ne pas retrouver les souvenirs qui les liaient. Il pensait que tout lui reviendrait en apercevant sa chevelure couleur blé, ses yeux bleus en amande et son menton étroit, mais ce ne fut pas le cas. La seule chose qui réapparut à cet instant précis fut une vive brûlure à l'arrière de son crâne, là où une étrange cicatrice parcourait son cuir chevelu.

Elle se précipita vers lui dès qu'on bloqua les freins de son véhicule et l'embrassa plus de dix fois sur le front. Ses larmes avaient mouillé sa peau et le col de sa blouse.

— Je suis si heureuse de te voir mon chéri ! Si tu savais depuis combien de temps, j'attends que tu te réveilles. J'avais tellement peur, tellement peur que... enfin, tu es là, tu es là !

Oh ! Excuse-moi, je ne te laisse pas en placer une. Ça va mon grand ? Comment tu te sens ? Je sais que... que tu ne peux pas articuler normalement pour le moment, mais ce n'est rien. Ne t'inquiète pas.

Elle avait parlé d'une traite et se retrouva à bout de souffle. Il leva d'abord un bras, avec beaucoup de difficulté, puis l'autre en se dégageant du drap qui lui recouvrait le haut du corps, et l'enserra. À ce contact, authentique et chaleureux, il ressentit un amour si grand, si fort, qu'une larme s'échappa sur sa joue.

Ils n'eurent pas le temps de savourer leurs retrouvailles. Le bon Dr Plat arriva en compagnie d'un confrère et de Gladys. Il tenait un épais dossier, assez gros pour qu'on puisse s'y asseoir confortablement. Il avait ce même sourire bienveillant, mais dans ses yeux se lisait l'inquiétude. Anaël agrippa aussitôt la main de sa mère aussi fort qu'il le put.